

IRREVERSIBLE

Mercedes Estramil

Traduction : Paul Bétous Catuhe



SOMMAIRE

[Références](#).....p.3

[Présentation de l'auteur](#).....p.3

source : Casa editorial HUM

[Résumé chronologique](#).....p.4

écrit par M. Estramil, traduit par P. Bétous

[Résumé thématique](#).....p.5

écrit par P. Bétous

[Traduction](#).....p.8

[Contact](#).....p.24

Référence :

Titre : *Irreversible*
Auteur : Mercedes Estramil
Édition : HUM (Uruguay)
Format (cm) : 14 x 22
Nombre de pages : 104
Impression : 1e édition, septembre 2010

Présentation de Mercedes Estramil

Mercedes Estramil est née à Montevideo, Uruguay, en 1965. Elle fut collaboratrice du supplément culturel hebdomadaire « La Semana », publié par le journal El Día, et depuis 1993 du « País Cultural ». Son livre de poésie *Ángel sólido* (inédit) reçut le Prix Municipal de Montevideo en 1994. Sa nouvelle « Rojo » obtint en 1996 le Prix du Roman attribué par les [Éditions Banda Oriental](#), qui l'éditeront, et la fondation [Lolita Rubial](#).

Elle participe, en 2014, au Salon du Livre International de La Paz, Bolivie, pour représenter son pays, invité d'honneur de cette édition. La maison d'éditions Hum a publié ses romans *Hispana Help*, *Irreversible* et *Rojo*, qui ne sont pas traduits en Français.

Résumé chronologique sous forme de sous-titres des chapitres :

1. Infidèle plein de culpabilité, Arturo Butor part en voyage d'affaires pour un village de province. Dans la voiture, il emporte d'étranges vidéos pour les vendre. Dans la tête, sa maîtresse. Il y a sur la route des sangliers fantomatiques et de vrais policiers.
2. Installé à l'Hôtel Esmeralda, Butor se met à vendre les vidéos de Perhaps S.A. Catégories: "Fausse Joie", "Soumission", "Douleur" et "Raretés". Il prend contact avec le malheureux Sirio, rend visite au vieux Simbad, et constate que les routes sont dangereuses.
3. Accident conjugal à l'Esmeralda. La voiture tombe en panne et Butor se perd sur la route. Les souvenirs d'Elle se font plus présents.
4. La nuit tombe sur l'Elarén, un bordel en extinction. Dans le portable, un message désespéré d'un client, Genovese. Butor retardé dans un commissariat, embourbé dans ses pensées, et déplacé d'hôtel: l'Enter, siège d'une convention de Témoins de Jéhovah.
5. Butor viole la scène du crime de Genovese à la recherche d'une vidéo où est apparu "quelque chose de plus". Le commissaire Mendes et la prolifération des ambulances. Une prise de décision affective obligatoire.
6. Les "îles" amoureuses. Un accident de la route et un couple adultère qui dialogue avec sa propre histoire. Les Témoins s'en vont à Diagonal, cité du vice, pour la convertir.
7. Incendie de l'Elarén et de nouvelles morts. Dans la chapelle ardente, les souvenirs érotiques se déversent.
8. Abondance des cortèges funèbres et aperçus d'extraterrestres. Diagonal comme paradis possible.
9. Curieux dialogue avec une jeune serveuse dans une station-service 24h/7. Absence d'Elle dans le portable.
10. Butor visite Sirio à l'hôpital du Village. Départ vers Diagonal et prise de décision. Et de vrais sangliers.

Résumé thématique :

Un motel vidé de ses clients, un bordel vidé de ses « travailleuses du sexe », une épicerie de village vidée de ses produits... Mais aussi, un vieil homme aux parapluies cassés qui s'évapore, une adolescente médium qui travaille de nuit dans une station service et qui fréquente des extraterrestres, un vieux commerçant ufologue unijambiste, un commissaire manchot, et des morts, beaucoup de morts, peut-être liés aux vidéos amateurs vendues par un anti-héros représentant de commerce... Le décor et ses occupants sont dignes d'un thriller fantastique à la Stephen King.

Arturo Butor, puisque c'est de lui qu'il s'agit, a été envoyé par la compagnie Perhaps S.A. dans un village de campagne pour y vendre des vidéos amateurs, fabriquées pour la plupart dans les studios de Perhaps, regroupées sous différentes étiquettes : Soumissions, Douleur, Fausse Joie, catégorie la moins chère et la plus appréciée et enfin, Raretés, où l'on retrouve les œuvres les plus coûteuses et les plus « artistiques ». Les ennuis commencent dès le début du voyage d'affaires, non seulement la nuit est à l'orage, et Arturo en a peur, mais la voiture, tout comme le corps de Butor, ne fonctionnent pas bien. Les deux ont pourtant été révisés avant de prendre la route et semblaient en parfait état. Qui plus est, le voilà impliqué dans deux accidents, le premier, sans conséquence, n'est qu'un animal écrasé, mais le second, plus grave, entraîne Arturo dans le fossé et la méfiance de la police locale à son égard. Ces contrariétés sont nimbées de mystère, le chien, ou le lièvre, écrasé n'est vu ni avant ni après la collision, quant à la chute dans le fossé, elle est due à une « figure lumineuse d'apparence métallique qui passe en volant devant lui avant de se désagréger comme du sable ». Ainsi évoquée, la présence d'extraterrestres est confirmée au quart du livre par le vieux Perez, dit Simbad du nom de son épicerie, un acheteur habituel de cassettes vidéos. Il ne sera pas le seul, tout au long du roman, à les avoir vus, sans pour autant convaincre Butor de leur existence. Cette incrédulité mêlée à la seule évocation des hommes de l'espace amène le lecteur à les considérer comme des créatures fantastiques plus que de science-fiction.

L'idée de thriller nous est donnée par l'omniprésence de la police et de morts inexplicables dont les victimes sont liées à Arturo Butor, la plupart à travers l'achat de vidéos. Genovese Giovanni, un agent immobilier au passé trouble, a notamment vu « quelque chose de plus » dans une de ces vidéos avant de mourir. Et pour augmenter les soupçons sur Arturo, ce dernier ne trouve rien de mieux à faire que de dérober cette pièce à conviction de la scène du crime puis du bureau du commissaire. Mais les choses, là non plus, ne sont pas si claires. C'est peut-être Perhaps qui, à l'insu de leur vendeur, donnait des ordres par le biais de la vidéo, ordres qui auraient été ignorés par la victime. Où serait-ce une nouvelle fois les extraterrestres qui communiquent au moyen de ces bandes magnétiques, entraînant des vomissements puis le décès de ceux qui les regardent ? Les

[Retour au sommaire](#)

ambulances passent et repassent, une épidémie de grippe hivernale traverse le village. Mais si les accidents et les vomissements, parfois mortels, se multiplient, la voie d'un thriller fantastique se dilue dans le reste du voyage, en particulier du fait que ni Arturo ni le narrateur ne prennent vraiment au sérieux cette histoire d'extraterrestres et que les gens du village, dont le commissaire, se joignent à eux pour négliger la piste des vidéos mortelles.

Alors, si nous ne sommes pas dans un récit fantastique, cette atmosphère a au moins l'avantage de perturber Arturo, de le faire réfléchir à la mort et à l'amour, au destin et au sens de la vie. Assistons-nous à une fuite en avant d'un homme pour reprendre sa vie en main contre le conformisme qui l'a toujours caractérisé ?

Arturo Butor est un lointain collègue de Léon, le colporteur de luxe qui va rejoindre sa maîtresse pour réenchanter sa vie dans *La Modification* de Michel Butor. *Irreversible* pourrait donc être l'histoire de l'émancipation, même avortée comme dans le cas de Léon, d'un petit-bourgeois motivé par un nouvel amour. Mais Arturo n'est qu'un commis-voyageur bas de gamme, son idylle à lui n'a pas pour cadre Rome l'Éternelle sinon des motels à l'heure et ses qualités d'amant sont plus que discutables. La décision finale que prend le héros de Michel Butor par lâcheté, Arturo la prise par prudence dès le début de son aventure. Cet homme qui voudrait avoir cent ans ne risque pas sa vie pour des élans du cœur et, d'ailleurs, son mariage va très bien. Et pourtant, la fièvre et les insomnies qui s'emparent de lui au fil des pages, les événements étranges et parfois cruels qui l'entourent, et la solitude, bien sûr, le conduisent à agir comme jamais auparavant. Il faut dire que les tracasseries qui s'amoncellent dès le début du voyage lui donnent rapidement envie de « réécrire » sa vie et, contre tous ses principes, d'être avec Elle. Ces pensées sont suivies d'actes. Malgré une journée de travail réussie, Butor regrette sa vie et regarde d'un bon œil ceux qui n'ont pas suivi le droit chemin. Il décide alors d'annuler ses rendez-vous avec les clients des jours suivants et de changer d'hôtel. Ce dernier acte pourrait prêter à sourire si ce n'était l'explication préalable de son appréhension à le faire. La rébellion se fait plus intense lorsqu'il pénètre sur une scène de crime pour y voler un indice avant de coucher avec Irène, une inconnue, en voyage de noces adultérines, victime d'un accident de la route en compagnie de son amant, puis d'être dans l'incapacité de reprendre le train-train quotidien.

Ce pourrait donc être l'histoire d'un homme qui dit merde aux conventions, mais non. Le héros, loin de renoncer à sa vie passée, prend, en bout de route, le parti des valeurs conformistes, de la famille et de la réussite commerciale. Quant à sa liaison extraconjugale, l'amour qu'il croit, pour un moment, porter à sa maîtresse au point de lui téléphoner et d'envisager de la nommer pour la

[Retour au sommaire](#)

première fois, cet amour ne résistera pas au danger d'être révélé – son patron lui-même n'a-t-il pas une vidéo de lui en plein acte ? – et il repartira du Village avec l'idée de mettre fin à sa liaison, trop dangereuse à son goût malgré l'absence d'ardeur et de piquant qu'il y a toujours mis.

Irreversible est, en fin de compte, la description cruelle d'un pauvre type qui a une maîtresse parfaite – c'est-à-dire soumise et cochonne, offerte et en demande d'amour – dans le but de gonfler son estime de soi, peu élevée à en croire la vie dont il se contente. Les codes de l'étrange et de la méditation intérieure permettent à Mercedes Estramil de décrire la pensée conformiste avec ironie, sans pour autant ridiculiser ceux qui la subissent, et de taper au passage sur les institutions qui nous gouvernent, de l'entreprise à la police.

IRRÉVERSIBLE

Chapitre 1

PP.9-10

La nuit n'était pas tout à fait tombée sur le foyer d'Arturo Butor, qui attendait, anxieux, le retour de son épouse pour lui dire au revoir avant de prendre la route. Il est bien injuste qu'un homme comme lui, de cinquante ans, soit obligé de faire ce genre de boulot, pas très bien payé et qui ne lui plaît pas, juste pour de ne pas dire non à des patrons exigeants. Et que son épouse choisisse ce jour-là en particulier pour être en retard, sans doute pour une bonne raison, le met d'humeur farouche. Bien qu'Arturo ne veuille pas s'embêter avec ce léger contretemps, notamment parce qu'il est un homme de nature pacifique, porté sur la réflexion et habitué à prendre les choses de la vie avec calme et résignation, il ne peut s'empêcher de se demander pourquoi. Il en profite pour vérifier la valise des catalogues et des habits, la batterie du portable et la voiture, cette dernière révision est pourtant inutile, principalement parce qu'il ne comprend pas grand-chose à la mécanique en général et, d'autant plus, parce que cette voiture n'est pas la sienne, mais une voiture de location prêtée par l'entreprise qu'il préfère supposer exempte de tous défauts. Il existait dans l'esprit de cet homme, éduqué dans l'univers entrepreneurial particulier des représentants de commerce, la croyance selon laquelle les problèmes ont tendance à s'exposer et les solutions à apparaître immédiatement, conciliantes, mais plus maintenant. Il pense à quelqu'un brièvement.

Il regarde le ciel par la fenêtre de la cuisine, qui donne sur un petit patio, la lumière suffit à peine pour voir les silhouettes, pas pour voir l'heure ni les choses trop petites. Il rend une dernière visite aux toilettes et, pendant qu'il urine, il aperçoit les deux brosses à dents, la jaune et la bleue ; il allait l'oublier, c'est incroyable comme les brosses à dents s'attachent aux maisons et à leurs habitudes. Quand il tire la chasse, le bruit éclipse celui de la porte d'entrée qui s'ouvre. Cette brève pensée revient au moment même où il s'empare de la brosse bleue et, bien qu'il tente de l'éloigner, elle l'accompagne encore au salon. (la phrase est ici coupée en deux pour une meilleure compréhension) Une seconde avant d'allumer, il aperçoit une silhouette fantomatique traverser la salle, et une odeur froide, fraîchement amenée de la rue par son épouse, s'installe sur ses lèvres comme une vieille et chérie connaissance. Une demi-heure plus tard, pris d'une certaine impatience et dans la pleine obscurité de la nuit d'août, il est en route.

Chapitre 2

PP.19-20

[...] Quoi qu'il en soit, les sangliers le mettent en nage et il se réveille à sept heures pile, comme tous les matins. Il fait ce qu'il ferait s'il était en ville : se laver, se raser et prendre son petit-déjeuner, à moins qu'il ne s'agisse d'un de ces jours où il a rendez-vous avec Elle, auquel cas il s'en irait sans déjeuner. Comme de nombreux époux légèrement insatisfaits, Arturo maintient une relation extraconjugale ; on pourrait l'appeler, et c'est d'ailleurs comme ça qu'il la voit, sans être pour autant un adepte des métaphores, une île. Quelque chose qui n'est pas, ou en tout cas il ne veut pas qu'elle le soit, un continent mais qui fonctionne comme un espace où l'on s'arrête de temps en temps, quand la traversée est compliquée ou seulement ennuyeuse ; (les propositions ont été inversées) pour lui, un continent désigne quelque chose de plus visible sur une carte.

Il ignore quelque chose de fondamental sur les îles : elles bougent. Les rendez-vous avec Elle, qui est célibataire, s'accordent avec les horaires de Butor et quiconque les regarderait de l'extérieur, assurerait qu'ils s'accordent aussi à ses envies. Avant de sortir de la chambre, il l'appelle et leur conversation dure quatre minutes et trente secondes. Il s'apprête à mentionner l'accident de voiture, en évitant de parler du sanglier, des policiers et de la lumière , mais quand un homme évite le mensonge, la vérité et l'inconnu, il ne lui reste pas grand chose à raconter, il ne lui parle donc pas non plus de la chute dans le fossé, il finit par lui dire que la voiture a un petit accroc et Elle l'encourage à faire attention à lui. Nous l'appellerons Elle car Arturo évite avec soin de l'appeler par son nom, en (presque) toutes circonstances, peut-être sans prendre le temps de penser au poids que peut représenter pour elle cet anonymat compulsif ; ce n'est pas que le prénom lui déplaît (d'ailleurs Arturo, bien qu'étant un prénom de roi, n'est pas des plus jolis et se prête à des rimes peu reluisantes), mais le dire implique un lien, comme toutes les possessions.

P.22

[...]Butor lui propose la moins demandée des raretés audiovisuelles qu'il a en sa possession, la vidéo que lui remit en main propre, six mois auparavant, une fan et dont le contenu peut se résumer ainsi : une adolescente drogue ses parents avec une espèce de sédatif et leur couvre le visage (que nous ne voyons jamais à découvert) avec des masques d'Halloween avant de les asseoir sur le canapé du salon. Puis elle pousse le volume de la radio au maximum et se met à pleurer, d'abord légèrement puis comme une hystérique. Elle se calme ensuite et passe une vingtaine d'appels téléphoniques à des inconnus pour leur demander s'ils veulent parler un moment, lesquels répondent unanimement par la négative, elle commence alors à rire doucement, prend la caméra sur

le meuble où elle se trouvait et, l'objectif fixant le sol, elle monte l'escalier vers sa chambre, entre, ferme la porte et éteint.

Chap. 3

PP.31-32

[...]Il ne le veut pas, mais il pense à Elle. Voyons voir : Butor est un homme bien, travailleur, honnête, et un mari presque exemplaire, il est de même un père exemplaire pour ses enfants, nés d'un précédent mariage, mais aussi un amant exemplaire, attentionné, discret et respectueux. Pourtant penser à Elle n'est pas son truc, exception faite des jours précédant leurs rendez-vous charnels, bien sûr, au cours desquels, ne serait-ce que pour des raisons d'agenda, il doit penser à ça. Le reste du temps, Butor doit penser à bien d'autres choses et s'il s'en occupait tout en pensant à Elle, en plus de créer un précédent négatif pour son contrôle de la situation, la pensée pourrait l'emporter vers des rivages dangereux, car on sait bien que tout ce qui passe par la tête peut en sortir, comme il peut ne pas le faire. Arturo s'imagine sans avoir tort que de l'autre côté de la balance, se trouve Elle-même, qui pense tout le temps à lui, rivée à ses horaires, vrais ou faux, amaigrie par la seule anxiété et avec moins d'estime de soi qu'une salade fanée. Pour un regard objectif, ça ne devrait pas se passer comme ça, si l'on considère qu'Elle est plus jeune que lui de dix ans et en paraît encore moins, que sans être brillante, elle est capable de soutenir une conversation avec des idées personnelles, et que, sans être mignonne, elle est saine d'aspect ; mais les regards objectifs sont de trop ici. Comme dans la plupart des cas, sa fragilité vient de son histoire. Une ou deux modifications de sa biographie l'auraient convertie en une autre femme et cette histoire en un joug différent, mais ce n'est pas le cas.

PP.34-35

[...]Alors, bien que le travail ne lui plaise pas et voyager moins encore, cette sensation qu'apporte les résultats d'un travail bien fait s'impose à lui comme une grande vérité à laquelle se raccrocher, quelque chose justifiant la traversée des jours et des heures. Pourtant, trop s'attacher aux résultats, dans le monde où nous vivons et au train où vont les choses, peut se révéler un très mauvais investissement. Combien de fois a-t-on vu un effort conséquent nous amener sur les chemins de la réussite desquels il est difficile de s'échapper ? Combien de fois l'ami du collège, le bon à rien qui séchait les cours a trouvé, grâce à ça, des chemins de traverse sur lesquels il se trouve maintenant plus heureux que vous qui passiez pour un surdoué et serviez de réconfort aux maîtresses sans enfants ? Combien de fois celui qui n'y arrive pas renvoie chier le monde avant que

[Retour au sommaire](#)

le monde ne le renvoie chier lui ? Arturo pense à tout ça, mais lui est déjà enchaîné, au moins jusqu'à ce que la retraite, qui arrive vite, le place dans cette frange hors du temps, avec les pigeons et les programmes de télévision de l'après-midi. En y réfléchissant bien, Arturo n'a ni raté ni réussi sa vie, ou plutôt : il a réussi où il aurait pu échouer et a échoué où il aurait aimé triompher. Il essaie de ne pas penser à ce qui entre dans chaque colonne, mais il le sait très bien.

P.37

[...]Parfois, Butor aimerait avoir cent ans. Avoir enfin surmonté toutes les barrières de l'anxiété, de la chair, de la peur, du désir et, en général, de toutes ces expériences qui ne font les délices que du théâtre de boulevard et des romans à l'eau de rose. Entendons-nous bien, pour qu'aucun centenaire ne croit que nous discriminions, nous sommes en présence d'Arturo Butor, représentant de commerce, qui a été éduqué et structuré dans la vieille idée qu'il existe des étapes pour chaque âge de la vie, et même si les nouvelles générations de spécialistes et de techniciens ont opté pour mettre le monde sens dessus dessous, qui peut bien ôter une idée de la tête d'un représentant de commerce, hein, qui ? C'est pourquoi il voudrait avoir cent ans et être bien tranquille dans son hamac ou son rocking-chair, en attendant la mort, parce qu'au fond de lui et bien loin des organes reproducteurs, le bon Arturo ne veut pas se voir prisonnier à cinquante ans des frissons qu'il avait à vingt ans. Ces choses-là déstabilisent, brisent les foyers, détruisent les patrimoines, brûlent les confiances, mais elles manquent surtout, comme la plupart des choses qui en valent la peine, d'une assurance minimale de permanence. Quel luxe, au contraire, d'avoir cent ans, quelles promesses de tranquillité, de chiens fidèles autour de soi, de tendresse familiale et aliénée.

Chap.4

P.43

[...]Le rouquin dégoulinait de sueur, mais, à part ça, toute son attitude, regard acéré inclus, reflétait une efficacité professionnelle devant laquelle Arturo commençait à s'inquiéter. Le monde change quelque peu quand les gens s'impatientent et s'énervent pour le plaisir, sans raisons. Le mieux à faire, selon lui, était de se taire et d'attendre. On le confondait sûrement avec quelqu'un d'autre. Lui-même ne confondait-il pas en permanence les choses, les gens et les sentiments ? Il reçut en plein menton le coup de pied du rouquin, qui ne montrait plus aucun contrôle maintenant mais une fureur animale qui continua de le frapper dans les côtes quand il se plia sur le goudron, s'imaginant alors entièrement nu dans une pièce où le monde entier cherchait à l'humilier. Une heure plus tard, il était au commissariat, sans menottes, pour écouter les excuses cordiales sans être

[Retour au sommaire](#)

excessives, d'un homme à qui il manquait presque tout le bras gauche. La mort violente de l'agent immobilier Gustavo Genovese avait lancé la police sur la piste du dernier homme que l'on avait vu entrer dans son agence, et le dernier à qui Genovese avait téléphoné. Mais l'Elarén était l'alibi parfait, et en plus, comme le dit le commissaire en agitant son moignon, quelle intention pourriez-vous avoir pour tuer quelqu'un, n'est-ce pas ?

PP.44-45

Butor sait parfaitement une chose sur les îles : elles font peur. Systématiquement, quand il avait fini de baiser avec elle et de vérifier qu'elle se donnait sans doute ni chichis à toutes les fantaisies il se sentait mal. C'était instantané, ça s'installait au moment où il se levait et se rendait dans la salle de bain pour se laver. Seul un sens élémentaire de la dignité humaine et sa nature respectueuse l'empêchaient de trouver une excuse quelconque et de partir sur le champ, comme on le fait avec les putes, parce que cette histoire comme quoi on discute avec les putes, et bien ! D'un autre côté, discuter avec Elle n'était pas désagréable, d'ailleurs ça le mettait de bonne humeur et ça le calmait. Le malaise était donc passager, une fine barrière qu'il fallait sauter et il la sautait fréquemment en lui répétant le refrain de sa stabilité conjugale, grâce auquel, sans le vouloir, il transférait son malaise à Elle, lui laissant bien peu de temps pour profiter des orgasmes ou de ce qui lui passait par la tête. Peu enclin à certaines réflexions, Butor ne se rendait vraiment pas compte, dans ces chambres pleines de miroirs, de l'incongruité pour un observateur de voir et d'entendre le type qui vient d'éjaculer dans ou sur un autre corps parler de fidélité envers une personne qui n'est pas là.

Chap.5

P.49

La dernière chose qu'aurait faite l'Arturo Butor d'il y a an aurait été d'entrer sans permission sur la scène d'un crime, mais il faut voir comment l'univers devient malléable et provocateur quand s'est brisée une seule de ses frontières. L'agence de Genovese revêtait la bande jaune habituelle mais, puisqu'il s'agit d'un village où tout le monde se connaît, il n'a pas été jugé utile de laisser un policier de garde. Avant l'aube, Butor sort de l'Enter sans même croiser de portier et se dirige à pieds jusqu'au lieu flanqué de deux cyprès qui n'ont rien à faire là, il se penche et passe sous la bande plastique, pousse du coude la porte dégonnée et entre. Les premiers rayons du soleil lui servent de lampe torche, il vérifie les tiroirs qui sont déjà ouverts et vidés sur le sol, le placard de la kitchenette où les bocaux ont été vidés, le réfrigérateur, derrière les toilettes, l'armoire à pharmacie.

[Retour au sommaire](#)

Et enfin, le magnétoscope où se trouve le film floqué du P rouge de Perhaps. Il y a des éclaboussures de sang sur un mur et des caillots sur le bureau.

PP.54-55

La Rareté qu'Elle demanda, Butor la connaît bien, car il l'a lui-même filmée. Ce n'est pas correct, et non seulement parce qu'il l'a fait passer pour une remise anonyme aux bureaux de Perhaps. C'est la seconde fois qu'il le fait, et que ce soit Elle la seule personne à la lui avoir demandée reste significatif, surtout si l'on prend en compte que la fiche technique contient un synopsis plutôt banal. Butor a écrit, avec un style pompé aux critiques de ciné nationaux : « La métaphore brutale d'un adieu. Un homme quittant une femme. La mort qu'elle (il?) planifie. Voix de l'au-delà et une réflexion sur le temps qui passe ». Le film, enregistré avec une caméra digitale sans audio, montre : plans éloignés d'un couple se disputant (on note que la femme essaie de se réconcilier mais lui ne le veut pas : Butor les a captés par hasard un jour où il filmait des mouettes), intercalés avec les plans de la main d'un homme (la propre main de Butor) remuant une fourmilière au fond de sa maison, intercalés avec les plans d'un programme de télévision argentin que tous les uruguayens déclarent ne pas regarder mais qui est numéro un de l'audimat ; et tout cela avec comme fond sonore Mario Benedetti en train de lire un poème en yiddish (une idée que Butor a repris d'un de ces mauvais films argentins). La seule chose lamentable, peut-être, est que Butor s'y est cru quand il filma et édita une si grande ineptie, mais comme nous ne sommes pas ici pour juger de cela ou de quoique ce soit d'autre, mais seulement pour consigner les faits, consignons qu'il espère qu'elle lui plaira. Quel vendeur uruguayen ne veut pas être un artiste ? Le précédent film qu'il réalisa était de « Soumission » et Elle n'y jeta pas même un coup d'œil, bien que la fiche technique, extrêmement sobre et précise, indiquait : « Que pourriez-vous faire si une intelligence extraterrestre dirigeait votre vie ? », elle prétendait l'attirer, bien sûr, connaissant ses obsessions.

P.56

[...]Butor en déduit que Perhaps avait été contacté par le commissaire ou par un sbire quelconque et que dorénavant, tout Montevideo était au courant de la mort de Genovese, et peut-être, si la presse y avait mis son nez, de l'incinération mortelle des vieux, de la fermeture de l'Elarén, de la dispute entre Luxor et sa mère et de l'inexistence des sangliers. Le village n'est pas sain, ni celui-là ni aucun autre. Mais celui-ci, en particulier, offre une série de détails que même Butor ne peut ignorer. Le fait que les rues soient vides et que les rideaux des fenêtres s'agitent en l'absence de vent, peut-il vouloir dire autre chose sinon que les gens sont là mais cloîtrés dans leurs

maisons ? Et quel est leur travail? Il est vrai que l'ingénierie en software a fait fureur dans le pays le plus cérébral d'Amérique Latine, mais Butor ne croit pas que tout le monde travaille là-dedans. Les deux ambulances du village, d'autre part, n'ont de cesse d'aller et venir. Le vieux Simbad avait déjà insinué que les gens n'achetaient plus parce qu'ils étaient malades, et avec la souffrance, comme l'on sait, la consommation recule. Quel achat plus urgent pour le futur d'un malade qu'un bon cercueil ? Mais que ceux qui restent l'achètent. S'il s'agissait d'un village écrit par Stephen King alors ce serait différent, dans ce cas les gens ne sortiraient pas à cause des envahisseurs ou du diable en personne ; mais dans un village uruguayen d'où les anglais ont déjà fui, il n'y a pas de raisons de s'inquiéter.

P.58

[...]Il revêt le seul jean qu'il a emporté avec lui, un tee-shirt blanc, un sweat noir , un blouson vert et sort de l'Enter vers nulle part. La voiture louée semble aujourd'hui dans un bon jour, à en juger par la douceur et la rapidité avec lesquelles elle démarre. Il s'arrête dans une station essence pour faire le plein et achète un paquet de cigarettes. Il n'en fume qu'une, mais il s'aperçoit que le temps adopte une autre posture à chaque bouffée. Vu de l'extérieur, l'on pourrait dire que Butor a baissé la garde face à certains vices, comme s'il avait rebroussé un chemin de rectitude qu'il avait eu beaucoup de mal à construire. Mais là se trouve le mal, nul chemin ne lui a jamais rien coûté, il s'est seulement laissé aller, comme la plupart des gens, qui parviennent à la médiocrité, aux tragédies et aux succès sans s'en rendre compte. L'air sur le visage qui entre par la fenêtre à cent à l'heure donne une autre idée des choses. La pénélaine ondulée brillant d'un vert irlandais parvient presque à le convaincre qu'il existe d'autres opportunités. Ailleurs.

Chap.6

PP.65-66

[...]Endormie, Irene n'est vraiment pas jolie. Mais quelques minutes auparavant c'était une vraie reine de beauté, en tout cas aux yeux unanimes d'Arturo, qui auraient peut-être besoin d'une chirurgie réparatrice dans de brefs délais. En la regardant dormir, il ne peut s'empêcher de se dire qu'il aurait été si simple de venir avec Elle.

Il aurait fallu peu de chose pour la rendre heureuse. Elle ne se serait sûrement pas endormie si vite après avoir. Au contraire, ce serait Elle qui le regarderait dormir lui, ajoutant pour toujours cette expérience dans la biographie jamais écrite de sa vie. Au lieu de ça, c'est Irene : écrivain. Va savoir comment elle va raconter ça, ce qu'elle va y ajouter et ce qu'elle va y enlever. Parce qu'il n'y a pas sur cette terre, même Butor en a l'intuition, d'écrivain qui raconte les choses comme elles sont.

[Retour au sommaire](#)

Comme s'ils ne parvenaient jamais à percevoir la réalité telle qu'elle est et qu'ils doivent modifier son témoignage digne de foi dans l'intérêt de leurs propres cerveaux tordus.

Chap.7

PP.72-73

[...]Les nouvelles que Mendes lui apporte ne sont pas bonnes. À la même heure que l'accident de la veille, deux autres événements malheureux se produisaient. Le premier à avoir été découvert, car le brouillard le permettait, fut l'incendie, sans doute volontaire, de ce qui restait de l'Elarén ; la découverte d'un chien enchaîné carbonisé à l'intérieur suggère l'hypothèse policière de l'absence de sa maîtresse qui l'aurait attaché pour qu'il ne s'échappe pas. Cependant, cette dame n'a pas encore été retrouvée. Puisque Butor a été l'un des derniers à la voir en vie, il serait utile qu'il apporte des informations sur l'état physique et psychologique de la vieille. Le second fait tragique, le troisième en comptant l'accident de bus, fut la mort soudaine du propriétaire du Simbad, dont l'origine est en train d'être révélée par les légistes. Mendes interroge Butor sur l'attitude de Simbad quand il l'a vu quelques jours auparavant, s'il avait peur de quelque chose et s'il lui avait vendu une vidéo. Toutes les vidéos avec une armoire lui convenait, répond Butor. Mendes hausse le sourcil et lui demande s'il parle en métaphores, mais il n'attend pas la réponse et réitère la première question. Butor lui dit que Simbad avait peur des ovnis. Mendes continue de taper à deux doigts sur l'Underwood et Butor croit s'apercevoir que ceux-ci, ainsi que les doigts qui lui restent tremblent trop, comme si Mendes avait ingéré trop d'alcool ou pas du tout. Il laisse échapper un petit rire ironique comme pour dire « si les orientaux¹ croient aux ovnis maintenant, on n'est pas sorti de l'auberge », mais Mendes l'ignore, se prend le ventre à deux mains, demande pardon, se lève tout à coup et pénètre dans ce qui semble être des toilettes, à en croire l'odeur qui s'en échappe. On entend quelques grondements intestinaux et une chasse d'eau qui met du temps à se remplir. Mendes ressort tout pâle, demande pardon pour l'attente et termine la paperasserie en lui posant une série de questions personnelles. Au moment de se dire au revoir, Butor lui demande si l'histoire des ovnis à quelque chose à voir avec les nombreuses morts dans le village. Le commissaire hausse l'autre sourcil. De nombreuses morts ? Les morts sont normales ici, comme partout, conclue-t-il, et lui montre la porte. Faites attention à vous Butor, vous n'avez même pas goûté au café, ajoute-t-il en allumant une autre cigarette.

PP.75-76

1 Le nom officiel de l'Uruguay est La République Orientale de l'Uruguay d'où la dénomination d'orientaux pour parler des uruguayens

[...]Butor reste seul avec le mort pendant deux heures, en se demandant ce qu'il peut bien foutre ici mais quelque peu réconcilié, sans savoir pourquoi, avec la paire péché/punition. Des flashs d'autres veillées funèbres lui parviennent, avec beaucoup ou peu de monde, aucune aussi déserte que celle-ci. Lui parviennent des anticipations de veillées qu'il ne veut pas même imaginer, mais il imagine. La pièce a une drôle de ressemblance avec les hôtels à l'heure - si ce n'était l'absence de miroirs qui dédoublent l'indédoublable - les lumières tamisées et chaleureuses, l'odeur du parfum d'ambiance ; sous-jacentes, latence et douleur, quiétude, transparence, et paradis. Il se souvient comment il l'a prend par les hanches et lui enroule la langue et lui met la main, et les choses qu'il lui dit ; sa langue à Elle ne reste pas non plus immobile ni muette, l'on dit n'importe quoi là-bas, sauf amour pour toujours. Mais derrière ces énoncés, ah, derrière. Ils baissent ou éteignent la musique et les pornos, mais les gémissements continuent de résonner et la fausse joie de la musique s'infiltré dans les veines jusqu'à ce qu'elles explosent. Il se souvient de comment ils se baisent au milieu de la matinée en mentant au monde entier, qui, d'autre part, ne mérite pas mieux. Les choses qu'Elle aime lui faire, comme si elle les avaient répétées durant des siècles, bien qu'Arturo soupçonne que ce ne soit pas le cas, qu'elle les a presque apprises avec lui. Il repasse le film de certains jours une fois et une autre et il met en pause sur quelques centimètres de peau, sur un ton de l'iris, sur un tremblement de voix qui est unique, indivisible, irréversible. En ce moment même, il la prend par le cou et l'embrasse et les jambes déchaussées d'Elle s'enroulent autour de lui et elle lui dit quelque chose à l'oreille, quelque chose presque inaudible mais lui sait ce que c'est même s'il ne l'entend pas, c'est la peau elle-même qui lui parle. Elle porte l'odeur du parfum habituel, une essence de Paris qu'elle a achetée à crédit ; et de la crème hydratante qui a servi à plus d'une occasion; et des sous-vêtement moulants s'étirant sur la peau transpirante. Il l'a rempli de salive et la cloue ici-même, comme si le monde avait vraiment pris fin pour tous les morts qui marchent et tous les vivants enterrés, et Elle crie de plaisir comme toujours, exagérée mais convaincante, parce que ce n'est ni la réalisation ni la performance ni la taille de quoique ce soit qui sont en vigueur dans les lois occultes de ce lieu. Il ne délire pas. La vue de Simbad crevassé et gris lui a enlevé toute effluve de *tannat*² dans le sang.

Chap.8

P.77

A peine étendu sur le lit de l'Enter, il s'endort. La mort remet les choses à leur place. On ne peut pas dire que les rêves de Butor soient rassurants : enfant déjà il avait des cauchemars

2 Cepage typique de l'Uruguay

récurrents, il bouge trop dans son lit, transpire, s'agite, se découvre, sous les paupières, le regard court vers on ne sait où. Il a toujours un verre d'eau sur la table de nuit car sa bouche s'assèche, surtout en ces petits matins où le biliaire fleurit sous une anatomie apparemment saine. Et précisons que toute bile est positive chez un type comme Butor, comme l'est tout ce qui augmente l'adrénaline dans cette vie destinée à tomber du dernier étage et à se consumer de vieillesse sur le sol des choses communes et de la grisaille journalière.

P.79

Quelques minutes plus tard il arrive au cimetière, trop tard pour l'enterrement de Simbad, mais en avance pour de nombreux autres. En effet, pas moins de dix cortèges se pressent dans la mince entrée, où pas moins de vingt fleuristes mineurs se poussent pour vendre des roses fanées aux proches en pleurs, et pas moins de quarante chats se cachent du tumulte avec des yeux de charognards. Butor s'approche des différents sous-groupes pour essayer d'entendre quelque chose sur la nature des morts. Un infarctus ici, un vol avec violence « qui a mal tourné » là, une ingestion de cocaïne sans balance, l'étrange conjonction d'un piéton distrait et d'une voiture sans frein sur un passage piéton déteint, un mal informé qui l'a fait sans capote, quand on pense à ce que le gouvernement a dépensé en campagne de sensibilisation et en rubans roses, une balle sur le chemin d'une adultère qui en plus cuisinait mal et baisait encore plus mal, l'étrange conjonction d'un médecin qui a séché quelques cours et un cancer du poumon chez un patient qui n'avait jamais fumé mais qui dévorait la littérature russe, la mort subite du quinzième enfant d'un couple sans emploi, un doigt piqué par une rose empoisonnée, l'étrange conjonction d'un plat de lentilles et une grève dans la santé publique chez un habitué des gros anonymes, le couteau dans la panse d'un mal appris qui écoutait de la *cumbia* trop fort, le court-circuit dans une maison en tôle d'une seule porte, un gâteau d'anniversaire en mauvais état. Rien de spécial, donc. Rien que Butor n'ait déjà vu tout au long de ses nombreuses années de vie.

Chap.9

PP.85-88

[...]Mais plus sérieuse que jamais, les yeux en feu, Estela lui dit que les ET connaissent le futur de chacun d'entre nous et qu'il ferait bien de préparer ses affaires. Ils ne viennent tuer personne, n'est-ce pas ? demande-t-il sans vouloir demander, se voulant ironique sans l'être, du moins pas face à Estela qui ne capte pas l'ironie. « Écoute Butor » - le ton ressemble dangereusement à celui de la police, et Butor ne cherche pas à découvrir comment elle connaît son

nom -. « Ils écourtent les vies déjà courtes et allongent celles qui ont du potentiel ». Tu veux dire qu'ils emportent avec eux les vieux et les malades ? « Butor, Eux n'emportent personne ; morts ou vifs, nous restons tous ici. Vous voulez un autre café ? Il la regarde avec une tendresse croissante tandis qu'elle le lui prépare. Si une semaine auparavant, on lui avait dit qu'il allait boire un café avec une adolescente qu'il ne connaît pas à une heure avancée de la nuit, il aurait écarté cette éventualité. Je peux te poser des questions ? lui demande-t-il en ajoutant une cuillerée de sucre à la tasse. « Pas plus de dix », lui répond Estela. Ça fait beaucoup, non ? « Ça en fait déjà deux ». Pourquoi les ambulances vont et viennent sans arrêt ? La jeune fille boit une lampée, claque la langue, et elle semble honnête quand elle lui répond que c'est une simple épidémie de grippe hivernale et comme la norme est de ne pas prendre d'antibiotique, et bien voilà. Et pourquoi tant de gens meurent ? Estela tousse, s'éclaircit la gorge, et avec la voix d'une étudiante qui connaît son sujet, elle l'informe tout d'abord qu'il pose les mauvaises questions, et ensuite que les gens meurent parce qu'ils ne sont plus en vie. Butor, qui a maintenant l'impression de parler à un psychiatre ou un intellectuel plutôt qu'à une petite fille, se croit en droit de lui parler de l'accident de la route. « Mon cher Butor, les accidents, selon eux, n'existent pas. Question suivante, il t'en reste six ». Bien qu'en la posant, Arturo la regrette immédiatement pour la considérer comme insignifiante, la cinquième question (depuis quand parles-tu avec Eux?) met Estela de meilleur humeur et entraîne une longue et révélatrice réponse : parler, ce qu'on entend par parler, nous ne parlons pas. Pas comme vous et moi en ce moment. Mais je vais vous dire que depuis que mon père, le commissaire Mendes, nous a entraînés dans ce village de merde, je n'ai pas eu beaucoup de gens avec qui discuter. Vous savez, peu de gens jeunes. C'était il y a environ cinq ans, et je ne suis pas certaine qu'ils soient venus par ici auparavant, si ce n'est pour discuter avec Simbad à l'époque où le magasin vendait quelque chose, parce qu'ils achètent de tout, vous savez, pour mieux nous étudier, parce que l'être humain se connaît à travers ce qu'il consomme, il n'y a pas d'autre moyen. Il y en a aussi pour dire qu'ils fréquentent assidûment l'Elarén, mais comme je n'ai pas le droit d'aller dans ces lieux, je ne peux pas dire que je les y ai vu une seule fois. Ce qui est vrai par contre, c'est que les filles ont disparu les unes après les autres et qu'il ne reste que la vieille et une petite chienne. Chien, corrige Arturo. Non, chienne, répond Estela, c'est moi qui lui ai offert. Après avoir dit ça la jeune fille se lève et va aux toilettes. Butor l'entend uriner, puis vomir, ou du moins c'est ce qu'il croit, bien qu'elle ne paraisse pas malade ni indisposée. Question suivante, mon jeune ami, lui dit-elle en revenant, fraîche comme si de rien n'était, ce n'est pas la peine d'être devin pour s'imaginer à quoi pense Butor ou ce dont il a peur. Tu es l'une d'entre Eux. Malgré la crise de rire qu'Estela feint avec autant de naturel que l'on feint un orgasme, elle ne répond ni oui ni non. Parce que si tu en étais, poursuit-il, tu pourrais me

[Retour au sommaire](#)

dire le chemin que je dois choisir bien que je ne t'expliquerais pas à quel propos. Estela prend d'on ne sait où un regard profond de vieille dame et l'assure que, quoi qu'il en soit, le chemin choisira pour lui, parce que ça se passe toujours comme ça. Question suivante Arturo. Obnubilé par la réponse antérieure, il répète l'erreur de demander quelque chose qui, au fond, ne l'intéresse pas : Quelle est la cause du décès de Genovese ? Estela se lève en baillant et lui dit que pour lui répondre à ce propos, elle doit se servir un autre café et peut-être manger quelque chose. Elle lui offre des sandwiches et remplit à nouveau les tasses. Il y a deux versions : la première est celle des journaux selon laquelle ils l'ont tué pour un règlement de compte ; papa dit la même chose. Tout le monde pense ici que l'entreprise pour laquelle vous travaillez transmet des informations cryptées à travers ces horribles vidéos. N'allez pas croire que nous sommes des provinciaux avides de mauvais ciné, prêt à payer si cher pour une production qui n'est même pas d'Hollywood mais nationale (Butor s'apprête à parler mais la voix ne sort pas). Donc, Genovese a reçu un ordre dans la dernière vidéo qu'il a achetée et, va savoir pourquoi, il ne l'a pas rempli. Et voilà où il en est. C'est la règle du jeu. Comme Estela garde le silence près de deux minutes, Butor n'a pas d'autre choix que de dépenser la septième question en lui demandant qu'elle est l'autre version. Je ne vais pas la compter car vous êtes très inquiet, mais je ne vais pas non plus y répondre complètement ; je vais seulement vous dire qu'ils interfèrent tout matériel de ciné, de télévision, de radio, etc., il est donc possible que quelqu'un voit ce qu'il n'y a pas, des projections de son cerveau, des remords, des fautes, et qu'il ne le supporte pas. Je ne dis pas que c'est le cas de Genovese, un homme mauvais, mais c'est possible, et avant que vous me disiez que les preuves légistes indiquent un assassinat et non un suicide, laissez-moi vous dire que l'on ne peut pas vraiment se fier aux légistes de ce village. J'écoute la septième. Pourquoi ne puis-je partir d'ici ? Sur ce point, Estela ouvre la bouche dans un sourire compréhensif et maternelle pour lui dire immédiatement que s'il n'est pas encore parti c'est qu'il existe une très bonne raison, mais ce n'est pas si important de la connaître que de se plier à sa volonté. Cependant, elle regarde ses ongles et semble reconsidérer sa réponse : Vous n'êtes pas encore parti parce que vous ne le voulez pas. Nous faisons toujours ce que nous voulons. Les réponses lui semblent antagoniques et la crédibilité de Estela comme médium menace de chuter de plusieurs points, mais au lieu de ça, elles l'augmentent. Il se risque à dépenser une question sur un sujet qui au fond ne lui pose pas de problème : je travaille pour qui ? On ne peut jamais savoir, s'anime Estela, mais je vais vous raconter quelque chose qui est en train de se passer en ce moment même dans le bureau de votre chef à Perhaps. Butor, qui reste méfiant vis à vis de ce qu'il est en train de vivre en ce lieu, réplique qu'il est improbable que le bureau de son chef soit ouvert à cette heure-ci, mais Estela lui demande en clignant de l'œil comment un employé de jour et pas très futé

[Retour au sommaire](#)

pourrait-t-il le savoir. En ce moment, Butor, votre chef est très occupé à regarder une « Soumission ». Elle fait partie de celles que Perhaps refuse de vendre pour traiter de matériel qui viole l'intimité des personnes, bref, c'est une porno amateur filmée sans que les concernés ne le sachent. Vous me suivez ? (Butor acquiesce). Je ne vais pas vous dire ce qu'il y a sur la bande parce que vous le savez déjà (elle le regarde dans l'attente d'une réaction, mais il n'y en a aucune), mais votre chef paraît content en la regardant, je peux d'ailleurs voir qu'il se touche le pantalon et qu'il ouvre la fermeture éclair et se contorsionne d'une drôle de manière sur la chaise, il se passe la langue sur les lèvres, bref, je vais vous épargner les détails qui, en plus, décrit par une adolescente, vous mettent sûrement mal à l'aise (toujours pas de réaction). Sur l'écran, l'homme et la femme sont nus sur un lit d'hôtel, il y a des miroirs partout et je n'ai pas besoin de vous dire que c'est derrière l'un d'eux que l'équipe de Perhaps a installé la caméra. A ce moment là, Butor l'interrompt en dépensant la neuvième question : quel est le nom de l'hôtel ? Celui auquel vous pensez, bien sûr. A votre place j'aurais demandé pourquoi Perhaps vous espionnait (Butor ne dit rien) et je vous aurais répondu qu'espionner les employés est plus commun que ce que l'on croit dans ce pernicieux système capitaliste, mais la politique économique ne vous intéresse pas, évidemment. Quelque soit ce qu'est Perhaps, vous ne pouvez plus trop en parler maintenant, voilà l'histoire. La femme semble plus jeune, quel âge a-t-elle ? (Butor continue de la regarder sans bouger bien qu'il ne serait pas étonnant qu'il soit en train de considérer de l'étrangler). Bah, en même temps ça ne me regarde pas. Vous pouvez encore me poser une question, pensez-y bien pour ne pas la gâcher, lui dit-elle d'un air coquin. Butor se lève de la chaise, comme quelqu'un qui aurait repris conscience après un rêve, laisse un billet de cent sur la table, lui dit de garder la monnaie et lui demande pourquoi ils ont catalogué la vidéo dans « Soumission ». Je crois, lui dit Estela, que je ne peux pas répondre à cette question parce que je ne comprends rien au sexe ni à l'art. Répondez-y vous-même, vous pouvez sûrement le faire, dit-elle, et elle lui colle un baiser sur la joue tandis qu'elle le pousse vers la sortie et, une fois qu'il est sorti, elle ferme la porte à clé et met le panneau fermé. Le jour se lève à ce moment-là.

PP.90-91

[...]Quand il se met à parler, Elle répond, mais pas avec cette voix dévouée et disponible de toujours. C'est un salut sec, qui n'est suivi ni du « ça va » ni du « t'appelle d'où » ni du « que je suis contente de t'entendre ». Ils parlent une minute et trente deux secondes. Butor regarde la durée de l'appel, dans un geste de collectionniste sentimentale qui ne lui ressemble pas et qu'il imaginait plutôt typique d'Elle, archiver les instants. Elle lui dit qu'elle travaille et qu'elle l'appellera plus tard, elle

[Retour au sommaire](#)

raccroche immédiatement, sans un bisou. Ça se passe comme ça, se dit Butor, comme le fil d'un couteau au creux de l'estomac, à l'intérieur ; c'est comme ça qu'il le ressent, comme une chose qui n'a pas sa place ici, un indice perturbant de la faiblesse de la structure. Il regarde le portable comme un ennemi. Il ne peut pas, comme Elle, rechercher les appels précédents, parce qu'il les a toujours effacés par précaution. Le numéro de Elle ne figure sur aucun agenda ni carnet d'adresses. Il le connaît par cœur. Les cadeaux qu'il a reçus d'Elle sont inscrits comme achetés par lui. Aux effets de sa biographie cette femme n'existe pas. Si Butor perdait demain la mémoire, il ne trouverait au milieu de ses affaires nul vérifiable trace d'Elle. Il se met à penser tout à coup que ce n'est pas bien. Ça lui vient comme une vague, non de culpabilité mais de trouble, car quel sens y a-t-il à effacer une part de sa vie, surtout quand on pourrait en profiter ? Sans doute qu'Elle, au contraire, compte chaque instant, grave sur marbre chaque moment ; Butor ne peut empêcher une bouffée d'orgueil. D'un autre côté, quel genre de désespoir, quelle estime de soi si pauvre peut entraîner une femme à accepter une telle situation, à supporter une semaine sans nouvelles de son homme et d'aller ensuite, sur un simple claquement de ses doigts, à l'hôtel pour baiser allègrement, convaincue, peut-être, que lui non plus n'a fait autre chose que de penser à elle. Quel genre d'absence totale d'amour propre la pousse à l'excuser de ne pas prendre son téléphone portable une ou deux minutes par jour pour l'appeler et savoir si elle est encore en vie, alors qu'il trouve, au contraire, le temps de couper ce même portable pendant deux heures pour la baiser par devant et par derrière. Quelle force intérieure permet de se préparer jour après jour, heure après heure, à une attente aveugle, dans la nudité et le froid, dans les sables mouvants d'une relation si dépareillée. Seule une force têtue et maladroite, c'est clair. Une force destinée à se briser ou la briser. Peut-être qu'Elle est arrivée à la même conclusion, se dit Butor ; n'était-ce pas présent dès le début par hasard, visible pour tout le monde ? Et maintenant, elle ne l'attend plus. Mais au fin fond de lui, il sait que si, il a appris à lire en elle, et cette lecture lui fait peur.

Il regarde le portable, l'horloge installée dans l'estomac.

A ce stade (qu'Elle – Butor le sait – ne connaît que trop bien) les souvenirs et les fantasmes ne servent à rien. Il ne reste qu'une blancheur douloureuse. L'air devient solide et te comprime comme si un délinquant t'étouffait avec un oreiller.

Chap.10

PP.96-97

Le trajet vers Diagonal se fait tranquillement. La voiture roule à merveille, il n'a croisé aucune ambulance et quelques kilomètres après le village, il croit voir des enfants galoper sur la

[Retour au sommaire](#)

pénéplaine ondulée de la patrie. La radio s'est mise en marche et une voix argentine chante une chanson qui dit « j'aime aller au lit avec toi mais je ne veux rien de plus ». Quelque chose en lui déteste l'admettre, mais le monde adopte cette forme généreuse de l'enfance, où à chaque bonne action correspondait un bon point. Il sait qu'il n'en va pas ainsi, que cette boîte de verre se brisera comme les autres, mais tandis qu'il conduit, un coude passé par la vitre, l'abdomen sans ceinture, libre, imaginant un nouveau carnet de clients et l'augmentation de salaire que Perhaps vient de lui promettre, il croit fermement qu'il a pris la bonne décision. Il se console même pour Elle.

N'est-ce pas, par hasard, le mieux à faire pour la libérer du joug d'une attente inutile ? N'est-ce pas mieux de la quitter une bonne fois que de l'embrouiller avec des excuses : aujourd'hui je ne peux pas à cause du travail, demain non plus parce que j'amène la voiture au garage, après-demain c'est impossible parce que j'ai un cor au pied ? N'est-ce pas mieux de clarifier que ces rendez-vous sont pour lui secondaires ou tertiaires ou qu'ils figurent en dernière position dans son agenda alors que pour Elle – il le sait bien – ils sont une priorité absolue ? N'est-ce pas mieux de la faire souffrir maintenant que plus tard, quand Elle aura donné bien plus de choses et de temps tandis qu'il aurait poursuivi sans presque rien donner ? N'est-ce pas mieux qu'Elle pleure aujourd'hui – car Butor peut déjà sentir ces larmes, leur consistance de deuil lacéré et profond – avant qu'elle ne soit rattrapée par une plus grande dose de vieillesse, de découragement et de fatigue ? Il est tenté de dire son nom, il ne le dit jamais. Il ne le dira pas non plus la dernière fois, non parce qu'il se propose de ne pas le dire ; tout juste la coutume de ne pas le faire, qu'Elle a accepté et qui aura sans doute été – un jour cette jeune fille le pensera – une erreur. N'est-ce pas mieux, pense-t-il enfin, à l'imminence d'un virage dangereux, de terminer maintenant avant que quelqu'un ne le découvre et que ça n'arrive aux oreilles de son épouse ?

PP.100-101

[...]Quand il retournera à Montevideo, il proposera à son chef de changer les titres des séries : « Fausse joie » qui, bien qu'il soit le plus vendu, est un titre trompeur qui semble se moquer de ses acheteurs ; « Soumission » lui rappelle des choses qu'il préfère oublier, il lui rappelle surtout que le contrôle n'est pas manœuvrable ; « Douleur » lui paraît abusif dans un pays plein de suicidaires potentiels ; peut-être qu'il garderait « Raretés » parce qu'il permet de demander plus pour n'importe quelle stupidité qui entre dans cette catégorie. Il s'anime avec ces pensées. Le soleil de face lui donne en plus la sensation tiède que tout dans sa vie va s'améliorer à partir de maintenant. Il est sorti de l'enfer, presque. D'un Village où les moribonds croient aux ovnis et à des intelligences supérieures. Il a échappé aux gros policiers, au commissaire manchot, au pédé sensible et à une

adolescente perturbée. Il en est sorti indemne, sans trace maintenant des malaises qui l'affligèrent et qui, d'un coup, à peine prise une décision et atteinte une vitesse d'autoroute, ont disparu. Ni nausée ni tension trop élevée, ni malaise d'estomac ni douleur de dents. Butor est en pleine forme, comme ont coutume de l'être les braves gens heureux.

L'entrée de Diagonal apparaît à quelques mètres de distance comme un arc bordé de réverbères. Ils semblent être allumés et Butor, avec la sérénité de celui qui arrive, ne peut s'empêcher de penser, avec raison, à la manière dont se dilapident les deniers publics dans ce pays. Il n'y a qu'une chose qu'il se propose de ne pas faire à Diagonal : essayer de contacter le couple formé par le médecin et Irene. Pour rien au monde. Comme le conducteur prudent qu'il est, il diminue la grande vitesse à laquelle il roule et jette mécaniquement un coup d'œil au portable, où il a oublié d'effacer un unique appel. En cette fraction de seconde, avec le soleil de face, la ceinture de sécurité enroulée sur le côté et Diagonal plein de promesses à quelques pas de lui, un sanglier qui n'est pas d'ici croise son chemin.

Contact

Paul Bétous

pbetous@yahoo.fr